

## Mortel grisou

Quand je branche ma télé sur une chaîne d'information en continu, je crains toujours d'apprendre un nouveau chaos. Je suis saturé ! La guerre Russie – Ukraine ; les Rohingyas musulmans chassés de Birmanie ; les Ouïgours chinois enfermés en rééducation ; etc...etc...

J'ai personnellement connu le chaos quand j'avais 3 ans. Nous habitions Quiévrechain, dans le nord de la France, non loin de l'usine ANF<sup>1</sup> où les Allemands entretenaient leurs locomotives et leurs transports de troupes. Dès 1944 elle fut bombardée par la RAF, systématiquement et de nuit. Nous dormions tout habillés pour descendre plus vite dans la cave de notre maison, dès que la sirène retentissait. Et le lendemain nous allions voir les « trous de bombes », car elles ne tombaient pas toutes sur l'usine. Les dégâts collatéraux furent nombreux et souvent meurtriers.

C'est à cette époque que je suis entré en classe enfantine à l'école du « KO ». Je n'ai pas retrouvé l'orthographe exacte de ce nom, que je cite donc en phonétique. Je pense que c'était une appellation locale liée à notre quartier où coulait l'Aunelle, rivière frontière avec la Belgique, le long de laquelle avaient été ouvertes depuis les années 1920 plusieurs mines de charbon. Qu-au ? peut-être !

Dans mes classes successives, j'eus comme copains des enfants de mineurs. Ils vivaient dans des corons sans eau courante à l'époque. Plusieurs bornes manuelles, disposées dans les rues, permettaient aux familles de se ravitailler. Certains ne devaient sans doute jamais se laver. Pour nous ils formaient « l'armée noire ». Le grand jeu était celui des billes, qu'on appelait gots. Le summum était de gagner toutes les billes d'un adversaire. On disait alors qu'on l'avait « rousti ».

Un jour, j'étais alors au cours élémentaire, la sirène retentit. Je repensai immédiatement à la guerre, qui était finie depuis deux ans. Un grand silence s'établit dans la classe, troublé rapidement par les klaxons des pompiers. Puis un murmure diffus enfla et, dans mon dos, mon copain René cria : « le grisou ». Son père était mineur. Il nous avait raconté qu'il travaillait à mille mètres de profondeur et qu'avec son pic il abattait trois chariots de houille par jour. Il était un des meilleurs ouvriers de son équipe.

Le bruit d'ambiance était si inhabituel qu'il était impossible que la classe reprenne. Le directeur mit tous les élèves en récréation. Elle fut silencieuse car on attendait tous d'en savoir plus. Petit à petit, les nouvelles arrivèrent :

---

<sup>1</sup> Ateliers du Nord de la France

- C'est à la fosse 1, un coup de grisou
- Il y a des blessés
- Mais aussi des morts

René avait repris des couleurs car son père travaillait à la fosse 2 bis.

Il fallut attendre la fin de l'après-midi pour avoir confirmation de la catastrophe : une équipe de 20 mineurs avait été soufflée par une explosion de grisou : huit étaient blessés, douze étaient morts, tués par la violence de la déflagration. Lesquels ? les blessés furent remontés en premier et, par déduction, la liste des morts devint officielle.

On nous raconta qu'ils furent étendus en ligne sur le carreau de la mine, couverts d'un drap blanc qui jurait avec le noir de leurs visages restés découverts pour que l'identification soit possible.

Nous n'eûmes, bien sûr, pas le droit d'aller les voir, mais de l'école nous entendions les cris de détresse des familles.

Le village prit le deuil. Ce n'était, hélas, pas la première fois. En fin d'après-midi les cercueils furent livrés et, devant les personnalités locales et les dirigeants de la mine, les morts y furent déposés. Le lendemain fut déclaré jour férié pour que les villageois puissent venir, sur la place du village, devant la mairie, saluer ces malheureux et leurs familles. Je vis beaucoup de personnes se diriger vers les corons, portant discrètement un paquet. Les populations des zones minières sont, traditionnellement, très solidaires entre elles car elles connaissent les risques courus quotidiennement par les mineurs.

Une messe publique eut lieu le surlendemain à l'église du village, qui fut remplie par les villageois et les habitants du voisinage. Des personnalités de Lille et même de Paris étaient aussi présentes. Nous étions en mai, il faisait beau et, ironie du sort bien involontaire, le curé du village s'appelait l'abbé Muguet. Etant le plus jeune des enfants de chœur, je le suivais en portant le récipient d'eau bénite, dans lequel il trempait le goupillon pour bénir chaque cercueil.

Les douze familles, sur lesquelles ce chaos venait de s'abattre, étaient dignes dans leurs larmes. Ce n'était pas la première fois, ni la dernière, que le grisou tuait, malgré les progrès des aérations souterraines. Elles se connaissaient toutes et savaient, intuitivement, qu'elles seraient secourues, si nécessaire.

Après la cérémonie, René me rejoignit, des larmes pleins les yeux. « Cette fois, la chance était avec nous » me dit-il en se serrant contre moi. « Mais j'ai peur pour plus tard ».